

Deuxième Partie

CHAPITRE I

ÉDUCATION DU COLLÈGE

Vie de communauté.—Entrée au collège.—Politesse.—Rapports des maîtres avec les élèves.

CHAPITRE II

LE PRINCIPAL

Nécessité d'une organisation.—Responsabilité.—Capacité et fermeté.—Autorité.—Soins pour les inférieurs.—Avantages de la piété dans les maîtres.—Le Supérieur et les élèves.—Moyens de contenter les élèves.—Mauvais esprit.—Les conseils.—Rapports avec les parents.—Du savoir-faire.

CHAPITRE III

LE DIRECTEUR DES CLASSES

Plan d'études.—Utilité de la traduction.—Variété des connaissances à acquérir.—Bifurcation des études classiques.—Étude de la religion.—Facultés de l'esprit à cultiver.—Moyens à mettre en pratique.—Le professorat.

CHAPITRE IV

LE DIRECTEUR DE DISCIPLINE

L'émulation.—Examens et conférences.—Académie.—Lectures.—Classiques chrétiens et païens.—L'esprit et le bon sens.

CHAPITRE V

LE DIRECTEUR DE DISCIPLINE

La discipline.—Utilité de la règle.—Repos et récréation.—Distribution des heures de la journée.—Durée des classes.—Suite du règlement.—Les dortoirs.—Soins de propreté.—Rangs et silence.—La chapelle.—Surveillance en étude.—Récréations.—Amitiés particulières.

CHAPITRE VI

Jeux.—Arts d'agrément.—Pièces de théâtre.—Amour des élèves et rapports intimes avec eux.—Mauvaises lectures.—Récompenses et punitions.—Congrégations.

CHAPITRE VII

L'ECONOME

Nécessité d'un Econome.—Comptabilité et vigilance.—Rapports avec les parents et recette.—Economie.—Choix des denrées.—Alimentations et propreté.—Dépenses et réparations.—Inventaire.—Domestiques.

CHAPITRE VIII

ÉDUCATION MORALE ET RELIGIEUSE AU COLLÈGE

Catéchisme.—Inclinations perverses.—Curiosité.—Amour.—Confesseur.—La communion.

CHAPITRE IX

Lectures spirituelles.—Sermons.—La raison.—La foi.—La vocation.—Crises morales.

Troisième Partie

ROLE DE LA FAMILLE DANS L'ÉDUCATION SECONDAIRE

Concours des parents à l'autorité du maître.—Conservation des liens de la famille.—Les vacances.—Rentrée dans la famille à la fin des études classiques.

CULTUS SS. CORDIS JESU

Sacerdotibus præcepue et

Theologiæ studiosis propositus Cum additamento De Cultu purissimi Cordis

B. V. MARLÆ

Scipsit Hermanus Jos. Nix S. J.

1 vol in-12Prix 50 cts

VEILLÉES

DE LA FAMILLE

PAR

PAUL FÉVAL

SIXIÈME ÉDITION

1 volume in-12.....Prix : 75 cts

L'ENFANT DE LA PUNITION

On appellait ainsi, à Saint-Malo, en 1810, une jeune fille de dix sept ans, dont le vraie nom était Marguerite Breuilh. Elle était fille de Jacques Breuilh, le calfat, lequel, ne trouvant plus à s'employer dans les chantiers du port, à cause d'une circonstance que nous allons dire, s'était fait fraudeur.

Cette page est la première que j'aie publiée, il y a bien maintenant quarante ans. Je la donne en manière de curiosité, et pour montrer que j'ai commencé dans la croyance où je suis.

Marguerite était très belle. Ceux qui la voyaient et ne savaient point son histoire, s'arrêtaient à la regarder le long de l'eau. Elle était toujours vêtue bien pauvrement : sa robe de grosse toile, nouée à la ceinture à l'aide d'un débris de cordage lui seyait mieux que ne sied aux autres jeunes filles la mousseline ou la soie ; ses longs cheveux blonds, qui tombaient, épars, sur ses épaules pudiquement voilées, avaient un chaud reflet d'or brun. Elle allait, légère et gracieuse, effleurant à peine, de ses petits pieds nus, le sable mouillé des grèves. Quand on la regardait, ses grands yeux bleus, limpides et doux, ne se baissaient point. Un sourire mélancolique venait à sa lèvre. Puis elle se prenait à chanter d'une voix si suave et si triste à la fois, qu'en l'écoutant j'ai pleuré.

C'était ma mère qui me disait cela : "j'ai pleuré."

L'air de son chant était étrange. Les paroles tombaient indistinctes. C'était peut-être un de ces refrains, que disent les femmes des matelots en regardant au loin la mer qui blanchit, s'élève et confond à l'horizon sa ligne tremblante avec le sombre azur du ciel de Bretagne. C'était peut-être un cantique inconnu, une prière.....

Mais, peu à peu, sa voix prenait de l'étendue ; les paroles s'accroissaient et devenaient saisissables. Alors l'émotion se glaçait dans le cœur de ceux qui l'écoutaient ; l'attendrissement faisait place à l'horreur. On se détournait avec dégoût.

Voici ce que chantait Marguerite, qui était folle :

Du sang, du sang, il faut du sang !
Versons à boire à la machine.
Pour abreuver la guillotine,
Il faut du sang, du sang, du sang !

Et, tandis qu'elle chantait ce hideux refrain que la foule avait coutume de hurler, durant la Terreur, autour des échafauds toujours dressés, l'œil bleu de Marguerite se levait doux et pur vers le ciel. Sur son beau front respirait une douceur angélique. Sa voix mélodieuse et pénétrante trouvait des vibrations pleines de charmes. Ce contraste serrait le cœur et faisait frissonner.

Tant que durait le jour, elle courait ainsi sur la grève. La tempête ne l'effrayait point. On la voyait parfois, au plus fort de l'orage grimper leste comme un oiseau, le long des flancs escarpés du fort de l'Empereur (le fort Royal). Elle se suspendait à quelque dent du roc ; l'ouragan la berçait ; la crête écumeuse du flot venait caresser son pied blanc : autour d'elle, les goélands se balançaient sur leurs longues ailes, et jetaient leurs cris maigres et plaintifs, auxquels répondait l'éternel refrain de la pauvre fille.

La mer montait. Alors, elle gagnait le sommet aigu du rocher. Là, elle s'asseyait ; sa tête penchait sur sa main. Le vent ramenait ses longs cheveux sur son visage. Elle apparaissait de loin comme

une statue, érigée sur ce piédestal géant. Le soir, elle ne rentrait point dans l'enceinte de la ville. Où passait-elle la nuit ? Nul ne le savait.

On racontait ainsi la lugubre histoire de sa naissance :

En 1793, alors que Carpentier désimait légalement la population de Saint-Malo, Jacques Breuilh était un jeune ouvrier du port robuste et honnête. Le travail abondait, à cause du chômage qui avait eu lieu au commencement de la Terreur. Breuilh gagnait facilement sa vie. Il avait une femme belle et bonne qu'il aimait. Il était heureux.

Le vent des doctrines révolutionnaires avait passé sur Saint-Malo, et mis à l'envers, comme partout, une multitude de têtes. Breuilh, sans trop savoir pourquoi, se prit à détester mortellement les aristocrates, bien qu'il eût souvent accepté leurs bienfaits, et surtout les prêtres, quoi qu'il dût son bonheur à un respectable ecclésiastique dont la main secourable avait soutenu sa jeunesse.

Il ne voulut point se souvenir que l'abbé Saulnier, curé de Saint-Sauveur, lui avait servi de père. C'était un prêtre ; or, les prêtres étaient des scélérats. Il n'appartenait point à Breuilh d'aller contre cet argument sans réplique.

Sa femme, excellente ménagère d'ailleurs, était encore plus enragée que lui. Elle savait par cœur tout le psautier républicain, et ne manquait point, les jours d'exécution de retenir sa place, bien des heures à l'avance au pied de la guillotine, où elle tricotait sans manquer une maille, tandis que les têtes tombaient.

Elle allait être mère, et le terme de sa délivrance approchait. Breuilh ne la quittait plus. Il avait déserté le travail pour soigner sa femme, et la citoyenne avait maintenant l'appui du bras conjugal pour se rendre à la place des exécutions. Quand la machine avait fonctionné, le couple bien uni revenait au logis en bâissant de beaux rêves sur l'avenir de l'enfant qui allait voir le jour.

—Si c'est un fils, disait Jacques, il s'appellera Brutus, comme ce vertueux citoyen d'Italie, qui passa son épée au travers du corps d'un Capet romain.....

—D'un pape ! interrompit la citoyenne. En Italie, vois tu, Jacques, ce sont les papes qui sont les tyrans.

Jacques admirait l'hérédité supérieure de sa compagne.

—Si c'est une fille, reprenait celle-ci, nous la nommerons.....

Brutuse.....

—Fi.... Nous chercherons..... Elle sera belle, Jacques, bien belle..... Et nous tâcherons de la faire décréter déesse de la liberté !

Les deux époux, à cette brillante perspective, dansaient la carmagnole avec transport.

Un certain quintidi du mois de messidor de l'année 1793, il devait y avoir, sur la commune de Saint-Malo, une exécution bien intéressante. La victime était M. Saulnier, ancien curé de Saint-Sauveur. Tout le monde connaissait le vieux prêtre. Tout le monde voulait voir quelle mine il ferait sur l'échafaud.

La guillotine se dressait au milieu de la place, vis-à-vis du tribunal révolutionnaire, au lieu où l'on a élevé depuis une statue au vaillant lieutenant-général des armées navales, Duguay-Trouin. Il y avait foule autour de l'échafaud. Notre parfait ménage était à son poste. Au moment où la cohue s'ouvrait, pour laisser passer la charrette du patient, la citoyenne Breuilh fut prise des premières douleurs de l'enfantement.

Un héroïque et puissant effort refoula ses cris au dedans d'elle-même. Elle attendit : M. l'abbé Saulnier monta les degrés de l'échafaud.

Mais tout à coup un murmure de dépit parcourut l'assemblée. L'exécuteur ne se montrait point.

La citoyenne Breuilh, se fâcha, pour le coup.

—Quel malheur ! dit-elle.

—Le bourreau a passé l'eau, disait-on dans la foule ; il s'est enfui à Southampton, parce qu'il ne voulait pas porter la main sur le Saulnier, qui lui avait fait du bien dans le temps.

—Est-ce qu'il s'agit de ça ! répartit Jacques Breuilh, en haussant les épaules. Personne ne répondit. L'abbé Saulnier avait été autrefois le bienfaiteur de tous

les malheureux. A ce moment suprême, la pitié revenait dans les cœurs.

—Y a-t-il ici un citoyen de bonne volonté pour remplacer le bourreau ? demanda un fonctionnaire de la République.

Il se fit un silence.

—Jacques, dit tout bas la citoyenne Breuilh, j'ai une envie.....

Elle n'acheva point, mais son regard expressif caressa l'échafaud.

Pour un cœur bien placé, le désir d'une citoyenne devait être un ordre suprême. Jacques franchit en trois bonds les degrés de l'estrade.

—Me voilà ! dit-il.

Sa femme commença un cri de joie qui se termina en plainte déchirante. L'angoisse terrassait. Mais, à l'instar de Jeanne d'Albret, elle réprima ses gémissements et entouva d'une voix ferme la chanson favorite :

Du sang, du sang, il faut du sang !
Versons à boire à la machine.
Pour abreuver la guillotine,
Il faut du sang, du sang, du sang !

A ce refrain connu, la pitié de la foule s'évanouit comme par enchantement. Une joie généreuse se communiqua de proche en proche, et bientôt le chœur tumultueux entouva le couplet rouge.

Pendant ce temps-là, Jacques Breuilh malgré son inexpérience remplissait son office à la satisfaction générale.

L'abbé Saulnier le bénit, Jacques hésita, et la tête vénérable du prêtre roula sur les marches de l'échafaud. Le fonctionnaire républicain rendit grâce au calfat, au nom de la nation.

Jacques reçut ces félicitations officielles avec une fierté modeste. Il avait conscience d'avoir bien mérité de la patrie. Quand il revint près de sa femme, la citoyenne avait dans ses bras une jolie petite fille. Jacques l'embrassa avec enthousiasme.

— Elle est née un jour de fête, dit la mère ; l'Être suprême lui doit d'heureuses destinées !

Jacques trouva cela fort bien dit.

Quand les deux époux furent de retour au logis, ils examinèrent amoureusement le cadeau que venait de leur faire l'Être suprême. La petite fille était charmante. Seulement, tout autour de son cou mignon, une ligne rouge s'enroulait comme un collier de corail.

—Qu'est-ce cela ? demanda la citoyenne Breuilh.

Jacques avait pâli.

—Le couteau..... murmura-t-il.

—Bah ! dit la citoyenne en essayant de rire ; c'est une envie.

La petite fille grandit. A mesure qu'elle grandissait, le cercle rouge devenait moins saignant. Ce fut bientôt un imperceptible collier d'un rose pâle. La citoyenne Breuilh se repout, car son amour maternel avait chassé peu à peu sa lugubre manie.

—Aires tout, disait-elle, la guillotine n'a point laissé de trace... Marguerite sera la perle de Saint-Malo, et dans dix ans, qui se souviendra qu'elle est venue au pied de l'échafaud !

—Qui s'en souviendra ? répétait le docile calfat.

On devait s'en souvenir toujours.

La Terreur était passée depuis deux ans. La guillotine avait perdu sa vogue. On commençait à s'éloigner du malheureux Jacques que ses camarades avaient surnommé le *bourreau*. Une seule consolation lui restait : sa fille ; sa jolie Marguerite, qui semblait un petit ange quand elle courrait dans son berceau. Mais Marguerite ne parlait point. Sa mère avait beau passer de longues heures à lui répéter sans cesse le même mot, la petite fille demeurait muette.

Un soir, enfin, sa langue se délia. La citoyenne Breuilh crut l'entendre parler de loin. Elle appella son mari en toute hâte ; ils coururent auprès du berceau. La pauvre mère ne pouvait contenir sa joie :

—Parle, Marguerite, parle ma gentille, disait-elle.

Puis elle se penchait pour écouter.

L'enfant garda quelque temps le silence. Puis, fixant ses grands yeux bleus sur sa mère qui joignait les mains, et retrouvait une prière chrétienne pour remercier Dieu, elle se prit à chanter tout bas :

Du sang, du sang, il faut du sang !